

# JACK L'ÉVENTREUR

*Les meurtres de Whitechapel dévoilés*

STEVEN DE RYCKE

Copyright © 2025 Steven De Rycke

Conception et mise en page : Steven De Rycke

Conception de la couverture : [www.bravenewbooks.nl](http://www.bravenewbooks.nl)

L'auteur a veillé à ce que le contenu de cet ouvrage soit rédigé avec le plus grand soin et la plus grande exactitude. Toutefois, il décline toute responsabilité quant aux erreurs ou interprétations pouvant résulter de l'utilisation de ce livre.

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche d'informations ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur. Les citations sont autorisées pour les comptes rendus, études et travaux scientifiques, à condition que la source soit clairement mentionnée.

### **À propos de l'auteur**

Steven De Rycke (né en 1975) est officier à la Police fédérale belge et nourrit un vif intérêt pour l'histoire, la criminologie et les sciences médico-légales. Il s'est plongé pendant de nombreuses années dans le dossier de Jack l'Éventreur, en étudiant la littérature, les rapports médicaux et les documents d'enquête. Dans cet ouvrage, il propose une approche claire et accessible d'une des affaires criminelles les plus fascinantes et mystérieuses de l'histoire.

## TABLE DES MATIERES

Introduction	5
Chapitre 1: Whitechapel et l'East End de Londres à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle	11
Chapitre 2: L'enquête médico-légale à la fin de l'époque Victorien	24
Chapitre 3: Les victimes officielles – les « Cinq canoniques »	35
❖ Mary Ann Nichols	39
❖ Annie Chapman	48
❖ Elizabeth Stride	57
❖ Catherine Eddowes	65
❖ Mary Jane Kelly	78
Chapitre 4: Autres victimes possibles	96
Chapitre 5: Les enquêteurs et les responsables de la police	120
Chapitre 6: Les lettres de Jack l'Éventreur	142
Chapitre 7: Les principaux suspects	169
Chapitre 8: Autres théories	215
Épilogue	237
Remerciements	249
Bibliographie et sources	251

## INTRODUCTION

Depuis plus de cent trente-cinq ans, différentes théories et opinions divergentes sur l'identité du meurtrier de Whitechapel tiennent le monde en haleine. Bien que, ces dernières années, on voie apparaître de plus en plus de théories affirmant que sa véritable identité serait connue, il manque à ce jour toute preuve irréfutable. Personne n'a jamais pu confirmer avec certitude l'identité de l'un des tueurs en série les plus tristement célèbres ayant jamais existé : Jack l'Éventreur. Tout comme pour le Zodiac Killer — tueur en série non identifié qui fut actif aux États-Unis dans les années soixante et qui se rendit célèbre par ses lettres codées adressées à la presse —, l'auteur n'a jamais été identifié, et il n'existe nulle part un témoignage fiable dans lequel quiconque affirme sans ambages savoir qui était l'homme qui, dans la seconde moitié de 1888, au cœur de l'ère victorienne, maintint l'East End de Londres sous sa coupe.

Jack l'Éventreur ne fut certes pas le premier véritable tueur en série. Pourtant, la fascination qu'il suscite demeure exceptionnelle. Pourquoi existe-t-il alors tant de théories ? Et pourquoi a-t-on autant écrit à son sujet ? L'explication tient sans doute au fait qu'un vaste halo de spéculations, de mystère et de mythe l'entoure (songeons à l'image classique de l'homme au long manteau, à la mallette de médecin et au haut-de-forme), mais aussi au fait qu'il fut l'un des premiers tueurs en série à bénéficier d'une attention médiatique aussi importante — les médias de l'époque jouant, par ailleurs, un rôle de tout premier plan dans l'enquête et dans les mentalités. Qu'ils y aient joué un rôle bénéfique ou non reste sujet à débat.

Jack l'Éventreur est également considéré comme l'un des tueurs en série les plus célèbres, bien que l'on connaisse des meurtriers qui firent beaucoup plus de victimes que les cinq assassinats officiellement retenus à son encontre. Pensons à Henry Lee Lucas — tueur en série américain

actif dans les années septante et quatre-vingt qui, avec son complice Ottis Toole, fut tenu pour responsable de centaines de meurtres. Un autre tueur tristement célèbre, Ted Bundy, fut actif dans les années soixante-dix dans plusieurs États américains. Condamné pour le meurtre de trente femmes, son nombre réel de victimes est probablement plus élevé.

Une autre raison de la sinistre renommée de Jack l'Éventreur tient à l'horreur des mutilations infligées à ses victimes. Le meurtre de Mary Jane Kelly, en particulier, demeure à ce jour l'un des plus atroces dont on se souvienne. La manière dont elle fut mutilée ne peut avoir jailli que d'un esprit maladif. Nous y reviendrons.

Après le dernier meurtre officiellement attribué à l'Éventreur — celui de Mary Jane Kelly, le 9 novembre 1888 à Miller's Court —, les spéculations, déjà foisonnantes durant l'enquête, ne firent que croître. D'innombrables théories virent le jour, certaines plus convaincantes que d'autres. Jamais un tueur n'avait suscité pareil mystère. Et, comme souvent face à un auteur inconnu, un terrain fertile apparut rapidement pour les suppositions les plus absurdes.

L'image que beaucoup se font de Jack l'Éventreur est celle d'une figure mystérieuse, vêtue en gentleman, d'un long manteau sombre, d'un haut-de-forme, portant une sacoche remplie de couteaux et d'instruments chirurgicaux. Le décor : des ruelles étroites, des rues embrumées éclairées par des réverbères à gaz, des fiacres traversant la nuit, de grandes familles partageant un seul pain, des prostituées vendant leur corps pour survivre et des policiers — les fameux *bobbies* — qui, au son de leur sifflet au timbre typique et reconnaissable, comme on l'utilisera aussi pendant la Première Guerre mondiale lors des assauts « over the top<sup>1</sup> », alertent le quartier et leurs collègues après une nouvelle découverte macabre. Mais cette image est bien souvent forgée par l'imagination ou par ce que l'on veut croire, et elle ne correspond pas toujours aux faits.

Selon les théories, le portrait de l'auteur change sans cesse : médecin dérangé, amant éconduit, père vengeur, prince dévoyé ou acteur sadique. Et ce n'est là que la partie émergée de l'iceberg. Certaines

---

<sup>1</sup> Ceci était un ordre typique pendant la Première Guerre mondiale, où les soldats — souvent au coup de sifflet de leur officier — devaient sortir de la sécurité des tranchées (donc « over the top ») et s'avancer à pied, souvent en formation, dans le no man's land en direction des lignes ennemies.

hypothèses soutiennent que Jack l'Éventreur aurait été une femme, ou un homme déguisé en femme afin d'approcher plus facilement ses victimes. D'aucuns suggèrent même que Jack l'Éventreur n'a jamais existé, mais fut l'invention de plusieurs personnes conspirant ensemble. D'autres encore estiment que les meurtres cessèrent parce que l'Éventreur partit s'installer aux États-Unis. Il est clair que la véritable identité de Jack

l'Éventreur restera sans doute toujours matière à débat — et c'est précisément cela qui entretient le mystère.

À l'instar du monstre du Loch Ness, beaucoup espèrent secrètement que le mystère ne soit jamais résolu, car il laisse la place à la spéculation, au débat et à la curiosité — et, pour être honnête, maintient en vie la « Ripper-business ». Par-là, nous n'entendons pas seulement l'abondance de la littérature, mais aussi le rôle des médias, déjà à l'époque. Car, durant les meurtres, la presse joua un rôle majeur en alimentant la peur et en amplifiant l'aura de mystère. Elle utilisa les crimes de Whitechapel pour dresser le public — en particulier les pauvres, las de la misère et des inégalités — contre les autorités et la police, perçues comme le bras du pouvoir.

La presse se plaisait à égarer la police, en particulier Scotland Yard, en l'envoyant sur de fausses pistes. Par ailleurs, des lettres affluaient, signées par des personnes prétendant être l'auteur des crimes. Des centaines de missives parvinrent à la police, les unes plus absurdes que les autres. La plupart se révélèrent, après coup, être des faux. Beaucoup écrivaient par pur plaisir morbide ; certaines provenaient de journalistes désireux d'alimenter encore l'affaire. C'est pourquoi j'aborde toujours témoignages et prétendues confessions avec une saine dose de scepticisme.

L'influence de la presse sur le dossier de l'Éventreur fut énorme. L'opinion publique fut, dans une certaine mesure, manipulée et commença de plus en plus à ressembler à une forme de démagogie, la presse servant d'instrument à la formation de cette opinion. C'était, il est vrai, une époque de fortes tensions sociales. Dans le chapitre « Whitechapel et l'East End de Londres à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », j'y reviendrai longuement. Il est important que le lecteur de ce livre acquière une vision claire du contexte social et des conditions de vie

d'alors, car elles sont essentielles pour comprendre l'histoire de Jack l'Éventreur. Ce

n'est qu'à cette condition que l'on peut saisir pourquoi certaines théories paraissent plus crédibles que d'autres, et comment les médias influencèrent le cours de l'enquête. Les moyens limités et les techniques d'investigation de l'ère victorienne seront eux aussi abordés. À notre époque, avec toutes les méthodes de la police scientifique, l'Éventreur ne se serait très probablement jamais tiré d'affaire après de tels crimes.

Quiconque pense que ce livre résoudra le mystère se trompe. Je ne prétends nulle part savoir avec certitude qui était Jack l'Éventreur. Pourtant, au fil des années durant lesquelles cette affaire n'a cessé de me fasciner, j'ai développé ma propre vision. J'ai, si je puis dire, mon suspect le plus plausible, et aussi mes propres théories, forgées au fil d'années de lectures, d'études, de réflexions et de mises en balance. Mon opinion a souvent évolué au gré de nouveaux éclairages ou de nouvelles sources, mais cela ne signifie pas que je ne prenne pas mes conclusions actuelles au sérieux.

J'écris ce livre parce que je souhaite offrir une introduction accessible à ceux qui ne savent rien, ou peu, de Jack l'Éventreur. Je ne me considère pas comme un « ripperologue » professionnel, mais la figure de Jack l'Éventreur me passionne depuis 1988, lorsque je vis pour la première fois une minisérie sur l'affaire, avec le célèbre acteur britannique Michael Caine dans le rôle principal. Cette minisérie fut diffusée à l'occasion du centenaire des événements. Depuis, le sujet ne m'a plus quitté. Sans me prétendre expert en criminologie, j'ose affirmer que je sais de quoi je parle et que je peux transmettre ce savoir de manière claire. Ce savoir est, bien sûr, limité à ce que j'ai pu découvrir et conclure à ce jour, et il continue d'évoluer.

Comme indiqué, ce livre est une introduction. Mais je crois aussi que ma vision actuelle de l'identité possible de Jack l'Éventreur est solide et suffisamment étayée, même si le problème des théories sur l'Éventreur est qu'elles reposent rarement sur des preuves irréfutables et restent souvent spéculatives. Il n'est, au fond, pas très difficile de choisir d'abord un suspect et de « faire coller » ensuite les faits afin de prouver son hypothèse.

À l'époque victorienne, on ne disposait pas des moyens qui sont les nôtres aujourd'hui. C'est une évidence. La science médico-légale en était



à ses balbutiements. Des empreintes digitales à l'analyse ADN : cela existait à peine, voire pas du tout. Les méthodes d'enquête étaient souvent contestables et fondées sur des rumeurs ou des récompenses. Comme on le voit parfois dans les vieux westerns, on offrait très souvent, à la fin de l'ère victorienne, de l'argent à qui apporterait des informations utiles. Dans le cas de l'Éventreur, d'innombrables « témoins » surgirent soudain, espérant échapper à la misère grâce à une prime attrayante.

Un véritable expert, criminologue ou historien qui se serait penché sur cette affaire pendant des années, ne trouvera peut-être rien de nouveau dans mon livre. J'en ai conscience. Mais j'espère secrètement que mon point de vue pourra malgré tout susciter un mouvement. Peut-être amènera-t-il même un spécialiste à douter de conclusions antérieures. Ces dernières années, de nombreuses nouvelles théories et des « preuves » (fiables ou non) ont fait surface. La science médico-légale a fait un bond immense, sans parler de l'impact de l'IA, si bien que certaines pistes peuvent désormais être examinées de manière beaucoup plus approfondie. Néanmoins, je suis d'avis qu'il est difficile d'appliquer ces méthodes à une affaire vieille de plus de cent vingt-cinq ans.

J'espère que ce livre aidera le lecteur à mieux connaître les événements entourant les meurtres de Jack l'Éventreur, et à se forger une opinion étayée. Que le lecteur partage ou non mes conclusions, je ne le saurai sans doute jamais. Je suis toutefois curieux de connaître ses retours. Je partage ici mes analyses fondées sur tout ce que j'ai lu, étudié, recherché et appris jusqu'à présent. Je m'appuie sur des sources fiables, sur des travaux historiques et sur des recherches documentées — non sur des films, si bien réalisés soient-ils. La fiction peut être captivante ; je préfère m'en tenir aux faits.

Qui était Jack l'Éventreur (sans citer de nom) ? D'où vient ce surnom ? Pourquoi est-il devenu si célèbre ? Quelles théories existent quant à son identité ? Et pourquoi est-ce que je crois ce que je crois ? Voilà les questions auxquelles j'espère répondre dans ce livre.

Cet ouvrage est structuré en huit chapitres. Je commence par dresser un tableau de la vie à l'époque (tardive) victorienne, puis par aborder la criminalistique et la manière dont elle était pratiquée durant la même période. Ensuite, je présente les faits dans l'ordre chronologique,

éventuellement assortis de mes réflexions personnelles. Je propose un aperçu des victimes officiellement reconnues comme celles de

l'Éventreur — les « cinq canoniques » — mais aussi d'autres meurtres possiblement liés à l'affaire. J'examine ensuite les principaux suspects et théories, les fonctionnaires de police impliqués, l'enquête et les lettres attribuées à l'Éventreur. Enfin, tout à la fin, je conclus par mes conclusions personnelles.

Pour conclure cette introduction, je dirai que c'est pour moi un honneur de pouvoir partager mon savoir — ou plutôt : mon expérience — avec le lecteur. Si, de cette manière, je parviens à captiver quelqu'un par l'histoire de Jack l'Éventreur, alors mon objectif sera atteint. C'est pourquoi je ne considère pas cet ouvrage comme une étude scientifique ou un travail de recherche. Mon opinion n'est pas nécessairement la bonne. Mon intention n'est pas de convaincre le lecteur de mon bon droit, mais de l'amener à réfléchir à la logique qui sous-tend mes conclusions. Pour ceux qui ont entendu parler de Jack l'Éventreur mais ne connaissent pas encore vraiment l'affaire, j'espère que ce livre sera une introduction précieuse. D'où ce titre : « Jack l'Éventreur – Les meurtres de Whitechapel dévoilés ».

## CHAPITRE I

### WHITECHAPEL ET L'EAST END DE LONDRES A LA FIN DU XIX<sup>e</sup> SIECLE

Pour mieux comprendre l'affaire de Jack l'Éventreur, il faut d'abord comprendre le quartier de Whitechapel tel qu'il était à l'époque où il a vécu. C'est pour cette raison que je vous emmène dans le Londres de la fin de l'ère victorienne.

En 1888, l'East End de Londres, et plus particulièrement le quartier de Whitechapel, formait le décor de l'une des affaires de meurtre les plus tristement célèbres de l'histoire moderne. Ce district, situé juste à l'est de la plus riche City de Londres, était une zone de misère sociale accablante, de surpopulation et d'inégalités profondes. Alors que le cœur de l'Empire britannique brillait de splendeur et d'opulence, des milliers de personnes vivaient à peine à quelques kilomètres de là dans un état de pauvreté structurelle, de chômage chronique et d'incertitude permanente. Les conditions dans lesquelles elles vivaient constituaient un terreau idéal pour la peur, la violence et la méfiance — et pour l'émergence de la figure qui allait porter le nom de Jack l'Éventreur.

#### *La famille royale*

En 1888, la reine Victoria régnait déjà depuis cinquante et un ans. La Grande-Bretagne était à la tête du plus grand empire du monde, mais l'écart entre riches et pauvres était immense. Tandis que la cour se baignait dans le luxe et l'opulence, des milliers de Londoniens vivaient dans la misère.

La famille royale s'occupait à peine des problèmes de l'East End. Whitechapel ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de Buckingham Palace, mais la distance en termes de perception et de priorités était infranchissable. Pourtant, la reine Victoria (1819–1901) suivait les

meurtres de l'Éventreur avec une grande inquiétude et se montrait profondément indignée par les conditions de vie déplorables dans l'East

End. Elle plaida auprès de ses ministres, entre autres, pour la fermeture des plus tristement célèbres *lodging houses* ou maisons d'hébergement qu'elle considérait comme des foyers de criminalité et d'immoralité. Son implication prit cependant une tournure désagréable lorsque des rumeurs commencèrent à circuler selon lesquelles son petit-fils, le prince Albert Victor, duc de Clarence, aurait été cité comme possible suspect dans le dossier de l'Éventreur (voir aussi le Chapitre 7 : Les principaux suspects). En 1888, Victoria écrivit également des lettres à son gouvernement dans lesquelles elle lançait des appels pressants à plus de fermeté, à une meilleure approche policière et à des réformes structurelles dans les quartiers défavorisés de Londres. Son ingénce, bien que limitée, montra que les meurtres se faisaient ressentir jusqu'aux plus hautes sphères de l'Empire.

### *Conditions de vie*

Whitechapel possédait l'une des plus fortes densités de population d'Europe. Dans certaines rues, plus de trois cents personnes vivaient sur un seul acre<sup>2</sup>. Des familles entières partageaient une seule pièce, souvent sans fenêtre, sans eau courante ni égouts. Le quartier attirait de nombreux immigrants, notamment des travailleurs irlandais et des réfugiés juifs venus d'Europe de l'Est, ce qui entraînait des tensions, une fragmentation sociale et une surcharge d'une infrastructure déjà fragile.

Le niveau de vie y était extrêmement bas. Les ordures, les déchets d'abattoirs et les excréments humains s'amoncelaient littéralement dans les rues. Les habitations étaient insalubres et dangereuses ; beaucoup n'étaient guère plus que des taudis délabrés dépourvus de tout confort. Un ouvrier gagnait en moyenne de quinze à vingt shillings<sup>3</sup> par semaine — somme insuffisante pour faire vivre une famille. Les femmes, les personnes âgées et les travailleurs non qualifiés touchaient souvent encore moins. Le salaire suffisait à peine pour payer le loyer et

---

<sup>2</sup> 1 acre correspond à environ 0,405 hectare ou 4 046,86 mètres carrés.

<sup>3</sup> 1 shilling en 1888 équivalait à environ 7,50 à 8,00 euros en 2024.

se nourrir. Beaucoup complétaient leurs revenus par la vente ambulante, la

recupération de chiffons ou la couture. Ceux qui perdaient leur emploi n'avaient que deux options : mendier ou entrer dans une workhouse. Cette dernière offrait gîte et couvert, mais imposait un régime quasi carcéral fondé sur le travail et l'humiliation.

Un enfant sur trois n'atteignait pas son cinquième anniversaire. Les épidémies faisaient des ravages. Une alimentation insuffisante, des sources d'eau polluées et un manque de soins médicaux faisaient de Whitechapel l'un des endroits les plus insalubres du pays. Ceux qui n'avaient pas les moyens de consulter un médecin mouraient simplement chez eux, en silence et sans aucun suivi officiel. En 1888, la mortalité infantile dans l'East End de Londres était un phénomène tragique mais quotidien. Les causes en étaient multiples et souvent interconnectées : logements surpeuplés et mal aérés, eau potable contaminée, hygiène défailante et absence de soins médicaux pour les couches les plus pauvres de la population. De nombreuses familles vivaient dans des pièces humides sans fenêtres ni égouts, ce qui favorisait la propagation rapide de maladies infectieuses telles que la rougeole, la scarlatine, la coqueluche, la diphtérie et la tuberculose. Les bébés et les jeunes enfants étaient particulièrement vulnérables à la diarrhée, à la pneumonie et à la malnutrition, entraînant un nombre remarquablement élevé de décès durant les premières années de vie. Les soins médicaux étaient souvent hors de prix, et les hôpitaux restaient hors d'atteinte pour la plupart des familles ouvrières. De plus, la méfiance envers les institutions officielles poussait beaucoup de parents à ne demander de l'aide qu'en dernier recours. La mortalité infantile n'était pas seulement perçue comme une tragédie, mais aussi comme une fatalité dans les quartiers pauvres comme Whitechapel — une réalité brutale qui marqua profondément la société du Londres victorien tardif.

Pour beaucoup, survivre signifiait chercher chaque jour un endroit pour dormir et de quoi se nourrir. Les foyers bon marché, appelés *lodging houses* ou *doss houses*, offraient pour quelques pence un lit, voire seulement un banc de bois suspendu à une corde.

### *Maisons d'hébergement*

Ces *common lodging houses* apparurent à Londres à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais connurent leur véritable essor au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la ville fut confrontée à une croissance démographique sans précédent. En raison de la révolution industrielle, des milliers d'ouvriers, de migrants et de personnes vivant dans la pauvreté affluèrent vers la capitale à la recherche de travail et d'une vie meilleure. Dans une tentative de maîtriser la situation, le *Common Lodging Houses Act* fut adopté en 1851. Cette loi donna à la police de Londres le pouvoir d'enregistrer et d'inspecter les maisons d'hébergement. Des règles furent instaurées concernant la ventilation, la literie et la séparation des hommes et des femmes. Mais la surveillance resta faible, et de nombreux gérants — souvent eux-mêmes au passé criminel — contournaient les règles ou fermaient les yeux sur ce qui se passait dans leurs établissements. Certaines des victimes de Jack l'Éventreur logeaient dans de telles maisons. Les conditions y étaient misérables, mais l'alternative — dormir dans la rue — était pire. Les *common lodging houses* étaient soumises au contrôle de la police, devaient posséder une licence, changer la literie chaque semaine, rester ouvertes quotidiennement et maintenir la séparation entre hommes et femmes, sauf s'ils étaient mariés. En pratique, ces règles étaient souvent ignorées, surtout lorsque les gérants — fréquemment d'anciens détenus ou des individus opérant à la limite de la légalité — cherchaient à maximiser leurs revenus. Dans de nombreuses maisons, des « lits doubles » étaient loués sans poser de questions, ce qui entraînait une grande immoralité. Une lettre adressée au *Daily Telegraph* en septembre 1888 décrivait Thrawl Street, où se trouvait le *Wilmott's Lodging House*, comme un quartier violent rempli de voleurs et de prostituées, où même les agents de police hésitaient à se rendre. Dans la petite zone comprise entre Baker's Row, Middlesex Street et Whitechapel Road, on dénombrait pas moins de 146 maisons d'hébergement, offrant plus de 6 000 lits. Mary Nichols et Annie Chapman, deux des victimes, avaient été expulsées de telles maisons peu avant leur mort faute d'argent. Trois autres victimes avaient même séjourné dans la même maison de Flower and Dean Street, une rue tristement connue comme « la plus noire des noires ».

Le philanthrope Hugh Edward Hoare décrivit la vie dans une de ces maisons en 1886 : un « *deputy* » était assis à l'entrée pour encaisser le prix du lit, tandis que les pensionnaires se rassemblaient autour d'un feu

dans une cuisine nue équipée de bancs en bois. Bien que l'atmosphère ait parfois semblé familiale, la violence n'était jamais loin. Un incident célèbre impliqua une femme qui poignarda le gérant de son logement au visage.

Les moralistes de l'époque, tels qu'Henrietta Barnett et des organisations comme la *National Vigilance Association*, militèrent pour la fermeture de ces établissements. Une pétition signée par 4 000 femmes fut remise à la reine Victoria. Selon la police, Whitechapel comptait alors 233 maisons d'hébergement abritant 8 530 résidents et environ 1 200 prostituées. Une réforme importante suivit en 1890 avec le *Housing of the Working Classes Act*. La responsabilité de la supervision fut alors transférée au *London County Council (LCC)*, qui imposa des normes plus strictes et commença progressivement à fermer les pires maisons. Pourtant, il fallut encore plusieurs décennies avant que ce système ne disparaisse complètement. Ce n'est qu'au cours du XX<sup>e</sup> siècle, et surtout après la Seconde Guerre mondiale, que le nombre de *lodging houses* diminua considérablement. Avec l'essor du logement social, l'amélioration du niveau de vie et la pression de l'opinion publique sur les autorités, la plupart de ces maisons furent fermées ou transformées en auberges réglementées ou en centres d'accueil. Il n'y eut jamais d'interdiction légale explicite des *lodging houses*, mais leur disparition résulta de réformes continues, de réglementations plus strictes et de changements sociaux structurels. Aujourd'hui, elles n'existent plus que sous une forme modernisée — par exemple comme abris de nuit pour sans-abris, logements accompagnés pour personnes vulnérables ou auberges à bas prix. Dans toutes ces formes modernes, des normes claires en matière de sécurité, d'hygiène et de surveillance sont désormais appliquées, contrastant fortement avec les conditions chaotiques et inhumaines des *lodging houses* du Londres de 1888.

### *Prostitution*

La prostitution était très répandue à Whitechapel. Certaines femmes exerçaient ce métier à plein temps, tandis que d'autres s'y livraient

occasionnellement pour survivre. Pour de nombreuses femmes du quartier, la prostitution représentait une amère nécessité. Elle offrait une

chance minimale d'obtenir un abri ou un repas chaud. On estime qu'en 1888, plus de 1 200 prostituées étaient actives dans le quartier, bien que le travail fût souvent irrégulier et dangereux. Beaucoup le pratiquaient de manière sporadique, comme solution temporaire. La police tenait des

registres des prostituées connues, mais la frontière entre les travailleuses du sexe et les femmes extrêmement pauvres ayant des clients occasionnels était très mince. Plusieurs victimes de l'Éventreur appartenaient à cette dernière catégorie.

En 1885, le Parlement avait adopté le Criminal Law Amendment Act, qui relevait l'âge de la majorité sexuelle de treize à seize ans et criminalisait l'homosexualité masculine. Un incident marquant concernant ce dernier point fut le scandale de Cleveland Street. Ce scandale éclata en 1889, un an après les meurtres de Jack l'Éventreur, lorsque la police découvrit un bordel masculin dans Cleveland Street (à l'ouest de Londres). L'affaire provoqua une grande agitation car plusieurs personnalités éminentes de l'élite britannique auraient eu des relations sexuelles avec de jeunes garçons mineurs employés comme prostitués. Bien que cela n'ait jamais été officiellement confirmé, le prince Albert Victor (encore lui) fut implicitement cité dans des rumeurs et campagnes diffamatoires comme possible visiteur du lieu. Il n'existe aucune preuve concrète de son implication, et les historiens considèrent ces accusations comme spéculatives, probablement alimentées par l'homophobie, les tensions de classe et le sensationnalisme de la presse. Le Cleveland Street Scandal resta toutefois gravé dans la mémoire collective comme un symbole de l'hypocrisie et de la décadence morale au sommet de la société, et contribua plus tard aux soupçons entourant Albert Victor dans l'affaire de l'Éventreur.

Cependant, cette Criminal Law Amendment visait aussi à réprimer plus sévèrement la prostitution. Mais l'action policière demeura limitée. Sir Charles Warren, chef de la Metropolitan Police, estimait qu'il était plus efficace de contrôler la prostitution que de la supprimer. Les agents étaient rarement déployés pour surveiller les bordels, et les arrestations



n'avaient lieu qu'en cas de plainte ou de preuve tangible. La prostitution en soi n'était pas illégale — seul le « racolage » l'était, ce qui était difficile à prouver juridiquement. L'affaire Elizabeth Cass, une modiste arrêtée à tort pour prostitution, suscita une vive indignation publique et rendit les

policiers plus prudents. De ce fait, la prostitution de rue prospéra en 1888 — précisément au moment où Jack l'Éventreur frappa. Le choc provoqué par les meurtres donna un nouvel élan aux mouvements puritains existants et à certaines organisations dites caritatives, parfois douteuses, dont on pouvait se demander si elles agissaient vraiment pour protéger la société ou par intérêt personnel. Des groupes tels que la National Vigilance Association et l'Armée du Salut menèrent activement des campagnes contre la prostitution. Ils créèrent des foyers pour femmes, plaidèrent pour un durcissement des lois et tentèrent de retirer les femmes de la rue en leur offrant des alternatives — parfois paternalistes, parfois réellement altruistes.

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de plus en plus de femmes accédèrent à un emploi rémunéré dans les usines, le secteur des services et plus tard dans l'administration. L'émergence des dactylographes, vendeuses et infirmières offrit aux femmes de nouvelles sources de revenus légitimes. La prostitution cessa alors progressivement d'être le « dernier recours », en particulier pour les jeunes femmes célibataires.

### *Immigrants juifs et antisémitisme*

Un autre facteur important dans la dynamique sociale de Whitechapel fut l'afflux massif d'immigrants juifs. À cause des persécutions et de l'oppression dans l'Empire russe, des dizaines de milliers de Juifs fuirent vers l'Ouest. Beaucoup espéraient poursuivre leur voyage vers l'Amérique, mais restèrent bloqués à Londres. En 1911, plus de 100 000 Juifs vivaient en Grande-Bretagne, dont la majorité à Whitechapel, Spitalfields et St George's. Ces quartiers se transformèrent en un ghetto juif densément peuplé, doté de synagogues, de *yeshivot*<sup>4</sup> et d'associations. Bien que la communauté juive établie ait d'abord soutenu les nouveaux

---

<sup>4</sup> *Yeshiva* (pluriel : *yeshivot*) : école religieuse juive consacrée à l'étude de la Torah et du Talmud.

arrivants — notamment par des prêts sans intérêt —, un fossé social et culturel ne tarda pas à se creuser.

Les nouveaux venus parlaient le yiddish, s'habillaient différemment et introduisirent des idées telles que le socialisme, le sionisme et le syndicalisme. Ainsi, Duffield's Yard — le lieu du meurtre d'Elizabeth Stride (voir Chapitre III) — n'était pas seulement une ruelle sombre d'un

quartier surpeuplé, mais aussi un symbole des débuts du mouvement ouvrier qui prit racine à Whitechapel au milieu de la pauvreté, de l'immigration et des tensions sociales. Dans et autour de Duffield's Yard se tenaient des réunions de syndicats, d'associations ouvrières et de groupes socialistes. C'est là que se dessinèrent les premières formes d'action collective contre les conditions de travail misérables et l'exploitation dans les usines de l'East End. Pour de nombreux travailleurs, Duffield's Yard représentait un lieu de résistance, de solidarité et d'espoir. La proximité de clubs anarchistes, tels que l'International Workers Educational Club de Berner Street (plus tard Henriques Street), renforçait ce climat d'idées radicales.

La présence juive joua également un rôle dans le débat public autour de l'Éventreur. Beaucoup d'habitants croyaient que le meurtrier était juif, croyance alimentée par les soupçons de l'Assistant Commissioner Sir Robert Anderson, qui pensait qu'il s'agissait d'un « Juif polonais de basse extraction ». Cela provoqua des tensions et des soupçons au sein même de la communauté. Ces tensions atteignirent un sommet après le meurtre de Catherine Eddowes, la seconde victime de ce qui allait être appelé le Double Event, dans la nuit du 30 septembre 1888. Eddowes fut retrouvée atrocement mutilée à Mitre Square, un endroit situé juste à l'extérieur de Whitechapel, dans le district de la City de Londres. Fait remarquable, un morceau de son tablier ensanglanté fut découvert à Goulston Street, à la frontière entre la City et Whitechapel, près d'un passage menant aux Wentworth Dwellings, un ensemble d'immeubles principalement habités par des familles juives. Au-dessus de cet endroit, sur un mur du passage, une inscription mystérieuse avait été tracée à la craie.

Celle-ci suscita une vive inquiétude au sein de la police, qui craignait que laisser le texte visible ne provoque des émeutes antisémites et des

actes de représailles à Whitechapel. Finalement, le commissaire en chef de la

Metropolitan Police, Sir Charles Warren, décida de faire effacer l'inscription avant le lever du soleil, sans qu'aucune photographie ne soit prise au préalable. Cette décision reste controversée à ce jour : certains

y voient un acte de prudence, d'autres la destruction d'une preuve potentiellement cruciale. Ce point sera abordé plus en détail dans le chapitre consacré aux victimes.

### *Les médias et leur influence*

Les médias jouèrent un rôle clé dans la formation de l'image publique de Jack l'Éventreur. Tandis que les journaux de qualité, tels que *The Times* et *The Telegraph*, rapportaient les faits avec sobriété, les journaux à sensation, comme *The Star*, allèrent beaucoup plus loin. *The Star* fut le premier à publier le nom de « Jack the Ripper », conférant ainsi au meurtrier un caractère quasi mythique. Le Central News Agency, qui était davantage une agence de distribution d'informations qu'un véritable journal, joua un rôle crucial dans cette affaire : c'est elle qui diffusa notamment la célèbre « Dear Boss letter ». Alors que *The Times* se voulait plus conservateur et faisant autorité, et que *The Telegraph* adoptait un ton plus libéral et national, *The Star* misait sur le sensationnalisme, ce qui le rendait particulièrement populaire auprès des classes inférieures de la population.

*The Star* était un quotidien du soir londonien fondé en 1888, quelques mois à peine avant le premier meurtre attribué à Jack l'Éventreur. Le journal joua un rôle déterminant dans l'alimentation de l'hystérie publique autour des meurtres. C'est également *The Star* qui, le premier, publia le nom « Jack the Ripper », tiré de la fameuse « Dear Boss letter » transmise à sa rédaction par le Central News Agency. Par son style sensationnaliste, ses descriptions explicites et sa tendance à amplifier rumeurs et théories, le journal contribua largement au mystère et à la panique qui submergèrent l'East End. Les ventes explosèrent à mesure que les meurtres se poursuivaient, poussant les critiques à accuser le journal d'exploitation ou même de complicité dans la diffusion de fausses pistes. *The Star* demeura actif jusqu'en 1960, année de sa fusion avec *The Evening News*.

### *Troubles sociaux*

Le 13 novembre 1887, une confrontation sanglante eut lieu à Trafalgar Square entre des milliers de manifestants et une force écrasante de policiers et de soldats. Cet affrontement devint plus tard connu sous le nom de Bloody Sunday. La manifestation avait été organisée par des socialistes, des syndicats et des nationalistes irlandais pour protester contre le chômage massif, les inégalités sociales et la politique britannique en Irlande.

Le climat politique et social général contribua clairement à l'agitation : la lutte des classes, le nationalisme irlandais et de profondes frustrations sociales créèrent une atmosphère explosive où le fossé entre la classe ouvrière et les structures de pouvoir semblait infranchissable. Les autorités, dirigées par Sir Charles Warren (le même qui serait plus tard impliqué dans l'enquête sur Jack l'Éventreur), interdirent la manifestation, mais des milliers de personnes ignorèrent l'interdiction.

Ce qui suivit fut une charge brutale : plus de 1 500 policiers et soldats dispersèrent la foule à coups de matraques et de baïonnettes, causant au moins deux morts, des centaines de blessés et plus de deux cents arrestations. Les images de manifestants ensanglantés — parmi lesquels des femmes et des figures connues telles que George Bernard Shaw et William Morris — provoquèrent une vague d'indignation publique et mirent cruellement en lumière la tension extrême des rapports sociaux dans le Londres de la fin de l'ère victorienne.

### *Police*

La police opérait dans ce contexte tendu. En 1888, la majeure partie de Londres, y compris Whitechapel, relevait de la compétence de la Metropolitan Police, fondée en 1829 par Sir Robert Peel et dirigée en 1888 par le commissaire Sir Charles Warren. Ce corps de police — le premier de ce type en Europe — était divisé en plusieurs divisions, chacune couvrant un district particulier, souvent en sous-effectif, sous pression et fréquemment critiquée. Whitechapel appartenait à la H Division.

À la limite du territoire de la Metropolitan Police se trouvait toutefois la City of London Police, dont la juridiction ne couvrait qu'une petite

zone centrale d'environ un mille carré. La ligne de démarcation entre les deux

forces traversait directement Whitechapel, ce qui provoqua, durant l'enquête sur l'Éventreur, de nombreuses complications juridiques et opérationnelles. Chaque district disposait de ses propres compétences, de son administration et de sa hiérarchie, rendant la coopération parfois difficile.

Les agents de police — appelés constables ou bobbies — portaient depuis les années 1860 l'uniforme emblématique : une tunique en laine bleu marine ornée de boutons argentés et un casque haut (le custodian helmet), introduit en 1863 et déjà largement adopté par la Metropolitan Police en 1888 (même si les agents de la City Police portaient une variante différente). Ils n'étaient pas armés d'armes à feu, mais portaient une matraque en bois (truncheon) et un sifflet (whistle) leur permettant d'appeler du renfort. Les patrouilles se faisaient à pied, selon des itinéraires et horaires fixes, de sorte que chaque agent devait atteindre certains points de son quartier à des heures précises — un système qui permettait de contrôler la ponctualité.

Au sein de la Metropolitan Police régnait une hiérarchie stricte, comprenant des grades tels que constable, sergeant, inspector, chief inspector, superintendent, et, au-dessus encore, commissioner et assistant commissioner. Le Criminal Investigation Department (CID) n'était opérationnel que depuis 1878 et regroupait des enquêteurs en civil chargés des investigations criminelles, comme celle de Jack l'Éventreur. Le CID devait traiter des milliers d'indices, de lettres et de rumeurs sans disposer des moyens modernes actuels. Frustration, confusion et pression publique rythmaient l'enquête.

Dans ce livre, les grades de police anglais sont volontairement conservés (comme *constable*, *inspector*, *chief inspector*), car leurs compétences et leurs fonctions ne correspondent pas directement à celles à la police belge et car leur contexte diffère sensiblement. Les fonctionnaires impliqués et leur rôle dans l'enquête sur l'Éventreur sont détaillés dans le Chapitre 5: Les enquêteurs et les responsables de police.

En 1888, le Criminal Investigation Department (CID) de la Metropolitan Police en était encore à une phase de développement relativement précoce. Le CID comptait alors environ 300 membres

répartis sur l'ensemble du territoire métropolitain de Londres. Ces membres comprenaient des *detective inspectors*, des *detective sergeants* et des *plain clothes constables* (enquêteurs en civil). Bien que ce chiffre couvrait tout le district, la division H ne disposait probablement que d'une dizaine à une douzaine de détectives, ce qui signifiait qu'il y avait à Whitechapel environ un enquêteur pour 6 300 habitants. Le quartier comptait alors quelque 76 000 résidents, illustrant à quel point les ressources d'enquête étaient limitées dans une zone ravagée par la criminalité et la désorganisation sociale.

Le CID avait été créé comme unité distincte au sein de la Metropolitan Police, remplaçant la Detective Branch discréditée par des scandales de corruption. La structure du CID en 1888 était centralisée, dirigée par un Directeur de CID — d'abord James Monro jusqu'en juin 1888, puis Robert Anderson —, et composée d'inspecteurs, de sergents et d'enquêteurs répartis dans les 21 divisions de police. Ces enquêteurs étaient principalement chargés de résoudre les crimes graves. L'organisation était donc dirigée de manière centrale mais opérait localement, les membres du CID travaillant souvent avec des agents en uniforme.

Dans des affaires exceptionnelles, comme celle de Jack l'Éventreur, des enquêteurs du CID provenant d'autres divisions ou directement du siège étaient appelés en renfort. Le CID dépendait directement de Scotland Yard, le siège de la Metropolitan Police. Scotland Yard servait de centre nerveux à la police londonienne et supervisait également des services spécialisés tels que le CID et, plus tard, la Special Branch.

À l'origine, Scotland Yard était situé dans la rue Great Scotland Yard, près de Whitehall à Westminster. Le nom « Scotland Yard » provient de l'entrée publique du bâtiment sur cette rue, où les citoyens pouvaient déposer une plainte ou fournir des informations. Dans le cadre plus large du système policier britannique, la Metropolitan Police assurait la sécurité de l'ensemble du Grand Londres, à l'exception de la City of London, qui possédait sa propre police.

En 1890, la Metropolitan Police déménagea de Great Scotland Yard vers un nouveau bâtiment sur la Victoria Embankment. À partir de ce moment, on parla de New Scotland Yard. Cette appellation demeura le nom emblématique du siège de la police londonienne, malgré ses déménagements ultérieurs.

En résumé, Whitechapel en 1888 était une véritable mosaïque de misère, de criminalité, d'espoir et de désespoir. Dans ce contexte naquirent non seulement une série de meurtres atroces, mais aussi une légende. Jack l'Éventreur n'était pas seulement un individu, mais aussi le reflet de son époque et de son environnement : un produit du chaos, de la négligence et de l'échec structurel. L'East End de Londres se trouvait, avant même

l'apparition de Jack l'Éventreur, déjà en pleine crise sociale. Le cocktail de pauvreté, de xénophobie, de radicalisation et, selon l'opinion publique, de défaillance des autorités, créa une situation explosive. Dans ce contexte inflammable, il n'était qu'une question de temps avant que la peur, la colère et l'hystérie médiatique autour d'une figure comme Jack l'Éventreur ne fassent trembler tout le tissu social. L'histoire de ce quartier fut donc celle de la lutte, de la survie et de vies oubliées — celles-là mêmes qui furent le plus brutalement touchées lorsque le couteau de l'Éventreur frappa.

## CHAPITRE II

### L'ENQUETE MEDICO-LEGALE A LA FIN DE L'EPOQUE VICTORIENNE

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'enquête criminelle commença lentement à évoluer d'une approche principalement intuitive vers une méthode plus systématique et scientifique. Lorsqu'on parle de l'origine, du développement et de l'évolution de l'enquête médico-légale, on ne peut contourner l'une des figures clés de cette révolution forensique, à savoir le fonctionnaire de police français Alphonse Bertillon (1853–1914). Il est généralement considéré comme l'un des fondateurs de la criminologie moderne. Son influence sur le développement des méthodes d'identification et l'analyse des scènes de crime fut particulièrement grande, même si, en 1888, son œuvre était encore pratiquement inconnue ou non utilisée en Grande-Bretagne, ce qui illustre nettement les limites de l'enquête sur les meurtres de Jack l'Éventreur.

#### *Album photographique*

À l'époque où vivait Jack l'Éventreur, l'idée que les criminels seraient reconnaissables à des caractéristiques extérieures restait très présente. Un exemple influent en fut l'album photographique et la série de croquis de « types » criminels développés dans le contexte d'une « criminologie » avant la lettre, surtout sous l'influence de figures comme Cesare Lombroso en Italie et le déjà mentionné Alphonse Bertillon en France.

Lombroso, médecin et anthropologue italien, croyait que la criminalité était en partie innée et que l'on pouvait reconnaître les criminels à des traits physiques, théorie qu'il appelait « atavisme ». Il affirmait que les criminels représentaient un retour à un type humain plus primitif. Ses livres étaient richement illustrés de dessins et de photos de crânes, de



visages et de profils, qui, selon lui, trahissaient certaines tendances criminelles.

Ces types criminels étaient souvent classés selon la forme du visage (carré, allongé, large front), la structure de la mâchoire (mâchoire inférieure proéminente), la forme de l'oreille, la position des yeux, et même des éléments comme un nez incliné ou un visage asymétrique. On pensait par exemple que les pickpockets avaient plutôt de petits visages nerveux, tandis que les meurtriers présentaient de larges mâchoires et des orbites profondes. L'origine, le sexe et la classe sociale jouaient aussi, implicitement ou explicitement, dans cette stéréotypisation. Les personnes d'origine étrangère ou juive étaient souvent soupçonnées sur la base de caractéristiques extérieures et d'écarts par rapport à « l'idéal anglo-saxon ». Il s'agit là d'un exemple clair d'ethnic profiling de la fin de l'ère victorienne, impensable dans notre société actuelle. Mais à l'époque de Jack l'Éventreur, cela était (hélas) tout à fait normal.

### *Bertillonage*

En France, Alphonse Bertillon conçut son « signalement anthropométrique », ou bertillonage, un système qui combinait des photographies (de face et de profil) avec des mensurations corporelles exactes. Parallèlement, on constitua des albums de portraits où des mugshots et des croquis de différents types de criminels étaient rassemblés, destinés à l'usage de la police et des instances judiciaires. Ces livres servaient à la fois de moyen d'identification et à renforcer l'idée que la criminalité pouvait être objectivement identifiée.

Bien que cette pratique soit dépassée et scientifiquement contestée, elle offre un aperçu unique du monde mental de la justice et de la police autour de 1888, où l'apparence était encore considérée comme un indicateur fiable de déviations morales et comportementales. Dans l'enquête sur Jack l'Éventreur, cette approche se refléta indirectement dans les tentatives d'établir un profil de l'auteur sur la base d'observations physiques, de schémas de comportement et de préjugés sociaux.

Bertillon développa, au début des années 1880, avec le système de « Bertillonage », une méthode par laquelle les suspects étaient identifiés sur la base de mesures corporelles précises (telles que le tour de tête, la

longueur des bras et des jambes) et de caractéristiques extérieures (comme des cicatrices, la forme des oreilles ou la couleur des yeux). Il la combina avec des signalements précis et des photographies d'identité standardisées (les « *mugshots* »), prises de face et de profil dans des conditions identiques. Bien que révolutionnaire, ce système ne fut adopté à l'international que plus tard.

À Londres, en 1888, la police ne disposait pas encore d'un système d'enregistrement comparable, ce qui signifiait que les suspects étaient souvent reconnus uniquement par leur nom ou une description vague, entraînant confusion, arrestations erronées et rumeurs incontrôlables.

Une autre innovation avant-gardiste de Bertillon fut l'usage de la photographie médico-légale et de la documentation des scènes de crime. Il préconisait de mesurer, de photographier et de cartographier soigneusement les lieux — y compris la position de la victime. Sa méthode permettait de reconstituer ultérieurement le déroulement d'un crime. Dans l'enquête sur Jack l'Éventreur, cela ne se fit pas : aucune photo ne fut prise des lieux des meurtres, les victimes furent rapidement enlevées et les indices rarement préservés. Chaque scène fut traitée à la hâte, en partie sous la pression du public et par crainte de troubles sociaux. Des indices potentiellement importants furent ainsi perdus.

S'agissant de l'enquête médico-légale, la police londonienne ne disposait en 1888 que d'autopsies, de témoignages et de rapports d'observation. L'usage des empreintes digitales n'existait pas encore — elles ne furent introduites à Scotland Yard qu'à partir de 1901 — et l'analyse des groupes sanguins ou l'ADN n'existaient pas non plus. Des traces telles que cheveux, fibres, boue ou même des lettres manuscrites n'étaient généralement pas examinées de manière systématique.

### *Autopsies*

Bien que des examens post-mortem fussent réalisés par des médecins expérimentés comme le Dr Rees Llewellyn et le Dr George Phillips, ils se limitaient à des observations médicales et à des déterminations simples de l'heure et de la cause du décès, sans analyses de laboratoire modernes. Les enquêtes avançaient lentement, les témoins étaient